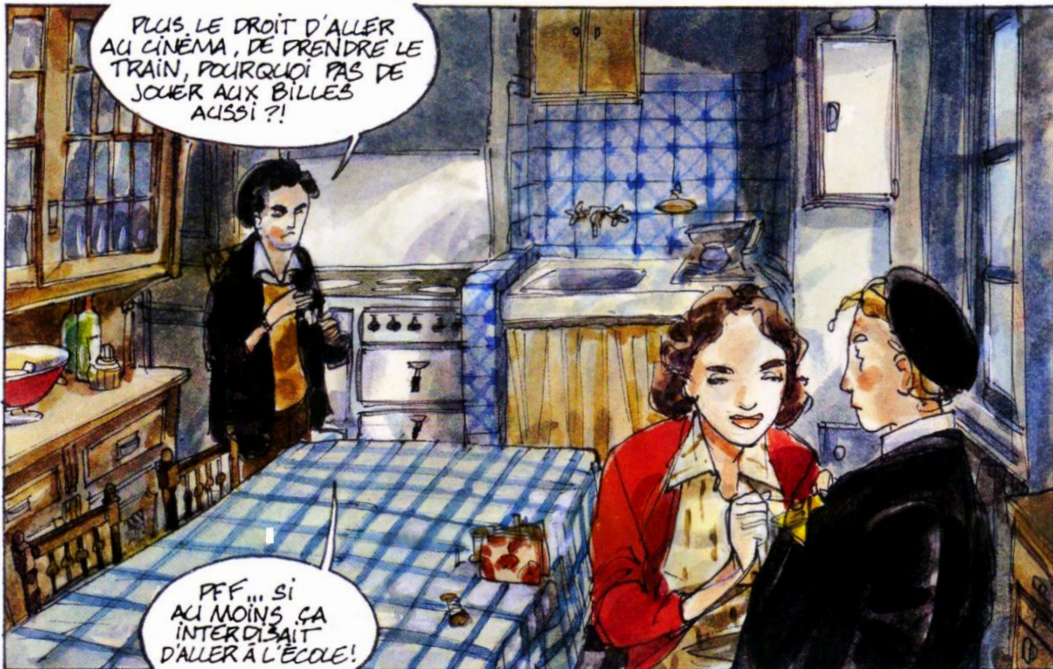




ALLEZ, VIENS!
TU NE VEUX PAS
ÊTRE EN RETARD
À L'ÉCOLE JUSTE
AUJOURD'HUI!



PLEURE
PAS, TU VAS
L'AVOIR AUSSI,
TA MÉDAILLE!



PLUS LE DROIT D'ALLER
AU CINÉMA, DE PRENDRE LE
TRAIN, POURQUOI PAS DE
JOUER AUX BILLES
AUSSI ?!

PFF... SI
AU MOINS ÇA
INTERDISAIT
D'ALLER À L'ÉCOLE!



ÇA SUFFIT,
MAURICE.

VOILÀ,
JO... C'EST
BON POUR
TOI AUSSI.

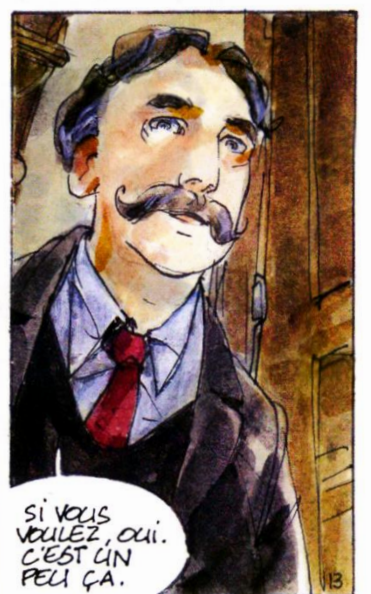


ET MAINTENANT,
VOUS SAVEZ CE QU'IL
VOUS RESTE À
FAIRE ?



ÊTRE LES
PREMIERS
À L'ÉCOLE.

POUR FAIRE
CHIER HITLER!



SI VOUS
VOULEZ, OUI.
C'EST UN
PEU ÇA.

Partie 1

— A ton tour, Jo.

Je m'approche mon veston à la main.

Il est huit heures et c'est encore la nuit complète dehors.

Maman est assise sur la chaise derrière la table. Elle a un dé, du fil noir et ses mains tremblent. Elle sourit avec les lèvres seulement.

Je me retourne. Sous l'abat-jour de la lampe, Maurice est immobile. Du plat de la paume il lisse sur son revers gauche l'étoile jaune cousue à gros points : JUIF

Maurice me regarde.

— Pleure pas, tu vas l'avoir aussi ta médaille.

Bien sûr que je vais l'avoir, tout le quartier va l'avoir. Ce matin lorsque les gens sortiront ce sera le printemps en plein hiver, une floraison spontanée : chacun son gros coucou étalé à la boutonnière.

Quand on a ça, il n'y a plus grand-chose que l'on peut faire : on n'entre plus dans les cinémas, ni dans les trains, peut-être qu'on n'aura plus le droit de jouer aux billes non plus,

peut-être aussi qu'on n'aura plus le droit d'aller à l'école.

Maman tire sur le fil. Un coup de dents au ras du tissu et ça y est, me voilà estampillé ; des deux doigts de la main qui vient de coudre, elle donne une petite tape sur l'étoile comme une couturière de grande maison qui termine un point difficile. Ça a été plus fort qu'elle.

Papa ouvre la porte comme j'enfile ma veste. Il vient de se raser, il y a l'odeur du savon qui est entrée avec lui. Il regarde les étoiles puis sa femme.

— Eh bien, voilà, dit-il, voilà, voilà... J'ai ramassé mon cartable, j'embrasse maman. Papa m'arrête.

— Et maintenant tu sais ce qui te reste à faire ?

— Non.

— A être le premier à l'école. Tu sais pourquoi ?

— Oui, répond Maurice, pour faire chier Hitler.

Papa rit.

— Si tu veux, dit-il, c'est un peu ça.



Partie 2

— On va la garder longtemps, l'étoile ?
Il s'arrête pour me regarder.

— J'en sais rien, moi. Pourquoi, ça te gêne ?

Je hausse les épaules.

— Pourquoi ça me gênerait ?

C'est pas lourd, ça m'empêche pas de cavalier, alors...

Maurice ricane.

— Alors si ça te gêne pas, pourquoi tu mets ton cache-nez devant ?

Il voit toujours tout, ce mec.

— Je mets pas mon cache-nez devant.
C'est le vent qui l'a rabattu dessus.

Maurice rigole.

— Tas raison mon petit pote, c'est le vent.

A moins de deux cents mètres, c'est la grille de l'école, la cour des marronniers, noirs en cette saison.

D'ailleurs, les marronniers de l'école de la rue Ferdinand-Flocon m'ont paru toujours noirs, peut-être étaient-ils morts depuis longtemps, à force de pousser dans le bitume, serrés dans des grilles de fer, ce n'est pas une vie d'arbre.

— Hé... Joffo !

C'est Zérati qui m'appelle. C'est mon copain depuis le préparatoire, à trois culottes l'année on en a usé deux bonnes douzaines à nous deux sur ces sacrés bancs.

Il court pour me rattraper, son nez rouge de froid sort du passe-montagne.

Il a des moufles et est engoncé dans la pèlerine grise que je lui ai toujours vue.

— Salut.

— Salut.

Il me regarde, fixe ma poitrine et ses yeux s'arrondissent. J'avale ma salive.
C'est long le silence quand on est petit.

— Bon Dieu, murmure-t-il, t'as vachement du pot, ça fait chouette.

Maurice rit et moi aussi, un sacré soulagement m'a envahi. Tous les trois nous pénétrons dans la cour.

Zérati n'en revient pas.

— Ça alors, dit-il, c'est comme une décoration. Vous avez vraiment du pot. J'ai envie de lui dire que je n'ai rien fait pour ça mais sa réaction me rassure, au fond c'est vrai, c'est comme une grande médaille, ça ne brille pas mais ça se voit quand même.



Partie 3

Il y a des groupes sous le préau, d'autres courent, louvoient à toute vitesse entre les pylônes qui soutiennent le toit.

— Eh, les mecs, vous avez vu Joffo ? C'était pas la mauvaise intention, au contraire, il voulait m'exhiber un peu, Zérati, me faire briller aux yeux des copains, comme si du jour au lendemain j'avais accompli un acte héroïque et qu'il ait voulu le faire savoir à tout le monde. Un cercle s'est formé et j'en ai été le centre. Kraber a souri tout de suite, la lampe éclairait son visage.

— T'es pas le seul, il y en a qu'ont la même en deuxième année.

Dans l'ombre derrière, il y a un remous et deux visages sont apparus, pas souriants ceux-là.

— T'es un youpin, toi ?

Difficile de dire non quand c'est écrit sur le revers de sa veste.

— C'est les youpins qui font qu'il y a la guerre.

Tiens, cela me rappelle quelque chose, il n'y a pas si longtemps...

Zérati n'en revient pas. Il ne doit pas dépasser trente-cinq kilos et au concours de biceps c'est toujours le dernier, il a beau contracter ses muscles au maximum, il n'arrive qu'à fournir un imperceptible renflement. Pourtant il se retourne vers le grand.

— T'es tout con, toi, c'est la faute à Jo si il y a la guerre ?

— Parfaitement, faut les virer, les youds. Murmures.

Mais qu'est-ce qui vient d'arriver ?

J'étais un gosse, moi, avec des billes, des taloches, des cavalcades, des jouets, des leçons à apprendre, papa était coiffeur, mes frères aussi, maman faisait la cuisine, le dimanche papa nous emmenait à Longchamp voir les canassons et prendre l'air, la semaine en classe et voilà tout, et tout d'un coup on me colle quelques centimètres carrés de tissu et je deviens juif.

Juif. Qu'est-ce que ça veut dire d'abord ? C'est quoi, un Juif ?

Je sens la colère qui vient, doublée de la rage de ne pas comprendre.

Avant de me mettre en rang j'ai vu Maurice à l'autre bout de la cour, il y avait une dizaine d'élèves après lui et ça avait l'air de discuter dur, quand il est allé se ranger derrière les autres, il avait sa tête des mauvais jours. J'ai eu l'impression qu'il était temps que ça sonne parce que la bagarre n'aurait pas tardé.

J'ai traîné un peu, ce qui n'était pas mon genre, et je me suis placé derrière, à la queue de la file.



Partie 4

On est entrés deux par deux devant le père Boulrier et j'ai gagné ma place à côté de Zérati. La première heure c'était la géo.

Ça faisait longtemps qu'il m'avait plus interrogé et j'avais un peu la trouille, j'étais sûr d'y passer. Il a promené son regard sur nous comme tous les matins mais il ne s'est pas arrêté sur moi, ses yeux ont glissé et c'est Raffard finalement qui est allé au tableau pour se ramasser sa bulle. Cela m'a donné une mauvaise impression : peut-être que je ne comptais déjà plus, peut-être que maintenant je n'étais plus un élève comme les autres. Il y a encore quelques heures cela m'aurait ravi mais à présent, cela m'ennuyait, qu'est-ce qu'ils avaient donc tous après moi ?

Ou ils cherchaient à me casser la gueule ou ils me laissaient tomber.

— Prenez vos cahiers. La date dans la marge, en titre : le sillon rhodanien.

Comme les autres j'ai obéi, mais ça me turlupinait qu'il ne m'ait pas interrogé. Il fallait en avoir le cœur net, il fallait que je sache si j'existais encore ou bien si je comptais pour du beurre.

J'ai posé mon ardoise sur le coin du bureau. Du bout du doigt, je l'ai poussée.

Elle s'est balancée un court moment et est tombée. Braoum.

Le père Boulrier écrivait au tableau et s'est retourné. Il a regardé l'ardoise par terre puis moi. Tous les autres nous fixaient.

C'est rare qu'un élève cherche à être puni. Ce n'est peut-être jamais arrivé, eh bien, moi, ce matin-là, j'aurais donné cher pour que l'instituteur tende vers moi son index et me dise : « En retenue à quatre heures et demie. » Ça aurait été la preuve que rien n'était changé, que j'étais toujours le même, un écolier comme les autres que l'on peut féliciter, punir, interroger.

M. Boulrier m'a regardé et puis son regard est devenu vide, complètement vide comme si toutes ses pensées s'étaient envolées d'un coup. Lentement il a pris la grande règle sur

son bureau et il en a placé l'extrémité sur la carte de France suspendue au mur. Il a montré une ligne qui descendait de Lyon jusqu'en Avignon et il a dit :

— Le sillon rhodanien sépare les massifs anciens du Massif central des montagnes plus jeunes...

La leçon était commencée et j'ai compris que pour moi, l'école était finie. J'ai écrit le résumé, machinalement, et à un moment j'ai entendu la sonnerie de la récréation.

Zérati m'a poussé du coude.

— Viens, dépêche-toi.

Je suis sorti et me suis trouvé dans la cour et tout de suite ce fut le tourbillon.

— Youpin ! Youpin ! Youpin !

Ils dansaient autour de moi, en farandole. Un m'a poussé dans le dos et j'ai rebondi sur une poitrine, il y a eu un nouveau choc et je suis reparti en arrière, j'ai réussi à ne pas tomber et j'ai foncé pour briser la chaîne. J'y suis arrivé et j'ai vu Maurice qui se battait à vingt mètres. Il y a eu des cris et j'en ai attrapé un au hasard.

— Youpin ! Youpin ! Youpin !

Mon poing est parti et j'ai pris un coup violent sur la cuisse, j'ai cru que l'école me tombait dessus, que je serais étouffé sous la horde qui chargeait. Mon tablier s'est déchiré et j'en ai pris un sévère sur l'oreille. Le coup de sifflet du surveillant a tout arrêté.

Je l'ai vu venir dans un brouillard.

— Alors, qu'est-ce qu'il se passe ici ? Vous voulez me foutre le camp, oui ?

Je sentais mon oreille qui gonflait à vue d'œil et j'ai cherché Maurice. Il avait son mouchoir attaché serré autour du genou. Le sang séchait déjà en taches brunes. Nous n'avons pas pu parler, il fallait retourner en classe.

Je me suis assis. Devant moi, au-dessus du tableau noir, il y avait la tête du maréchal Pétain. Une belle tête digne avec un képi. En dessous il y avait une phrase suivie de sa signature : « Je tiens mes promesses, même celles des autres. »



Partie 5

Mon oreille me fait toujours mal. Je m'habille et sors. Il fait froid, Maurice m'attend. Son genou écorché ne saigne plus.

Nous ne nous parlons pas, ce n'est pas la peine.

Ensemble nous remontons la rue.

— Jo !

On court après moi. C'est Zérati.

Il est un peu essoufflé. Dans sa main, il a un sac de toile qui ferme avec un lacet.

Il me le tend.

— Je te fais l'échange.

Je n'ai pas compris tout de suite.

— Contre quoi ?

D'un doigt éloquent, il désigne le revers de mon manteau.

— Contre ton étoile.

Maurice ne dit rien, il attend en claquant les talons de ses galoches l'un contre l'autre.

Je me décide brusquement.

— D'accord.

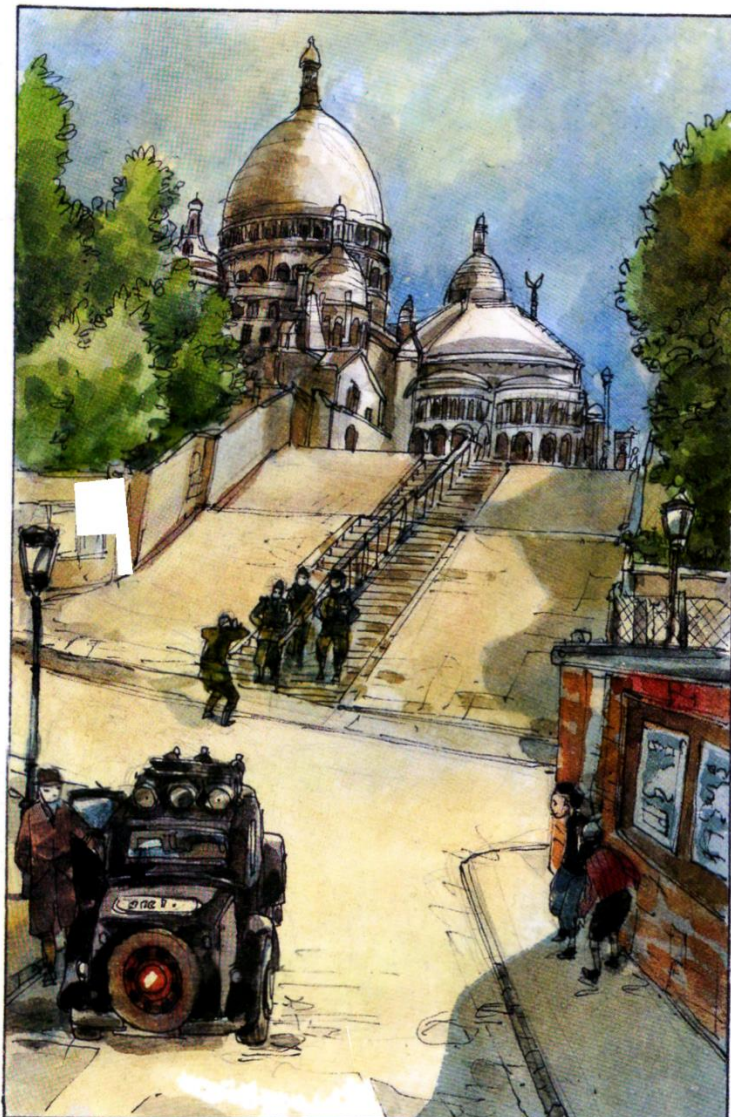
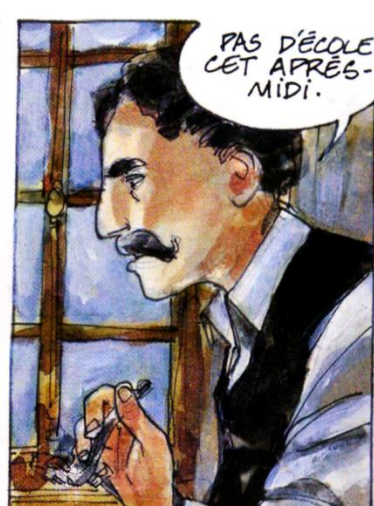
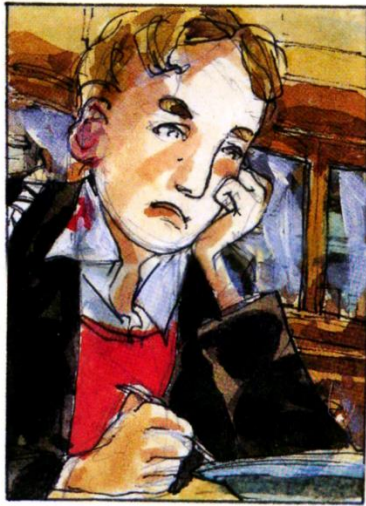
C'est cousu à gros points et le fil n'est pas très solide. Je passe un doigt, puis deux et d'un coup sec je l'arrache.

— Voilà.

Les yeux de Zérati brillent.

Mon étoile. Pour un sac de billes.

Ce fut ma première affaire.



Partie 6

Avant de s'asseoir à table, Papa nous passe en inspection. Mon oreille enflée, mon tablier déchiré, le genou de Maurice et son œil qui tourne doucement au violet-mauve.

Il plonge sa cuillère dans les nouilles, se secoue et s'extirpe un sourire qui a du mal à arriver jusqu'à ses lèvres.

Il mâche, avale avec difficulté et regarde ma mère dont les mains tremblent de chaque côté de l'assiette.

— Pas d'école cet après-midi, décrète-t-il.

Maurice et moi en laissons tomber nos cuillères. Je récupère le premier.

— C'est vrai ? Mais mon cartable ?

Papa a un geste négligent.

— J'irai le reprendre, ne t'en occupe pas. Cet après-midi vous êtes libres, mais rentrez avant la nuit, j'ai quelque chose à vous dire.

Je me souviens de la joie, du soulagement qui m'avaient submergé.

Tout un après-midi à nous, alors que les autres travailleraient !

C'était bien fait pour eux, ils nous avaient exclus, eh bien c'était à notre tour de les posséder, pendant qu'ils moisiraient sur les problèmes et les participes passés, nous on prendrait un grand coup de sirop de la rue, le meilleur sirop des meilleures rues, les rues de notre royaume.

En courant, nous avons monté les rues qui mènent au Sacré-Coeur.

Il y a des escaliers terribles par là, avec des rampes tout exprès pour que les enfants les descendent à fond de train, les fesses brûlées par le froid du métal.

On y trouve des squares aussi, des arbres, des chats faméliques, les survivants qui n'avaient pas encore été transformés en civet par les concierges des immeubles.

Et nous avons couru dans tout cela, traversé les rues vides où rôdaient de rares taxis à gazogène et quelques vélos. Devant le Sacré-Coeur, il y avait des officiers allemands avec de longues pèlerines qui atteignaient leurs talons et des petits poignards attachés à la ceinture. Ils riaient, prenaient des photos. Nous avons fait un détour pour les éviter et sommes revenus vers la maison en nous poursuivant à toute allure.

Boulevard Magenta on s'est arrêtés pour souffler un peu et nous nous sommes assis sous le porche d'un immeuble.

Maurice a tâté le pansement que maman lui avait refait.

Pendant ces heures vadrouilleuses, nous avons tout oublié des événements du matin, nous adorions vagabonder dans la ville en fumant des cigarettes à l'eucalyptus.



FAUT SE
RENTRE,
LA NUIT
TOMBE.

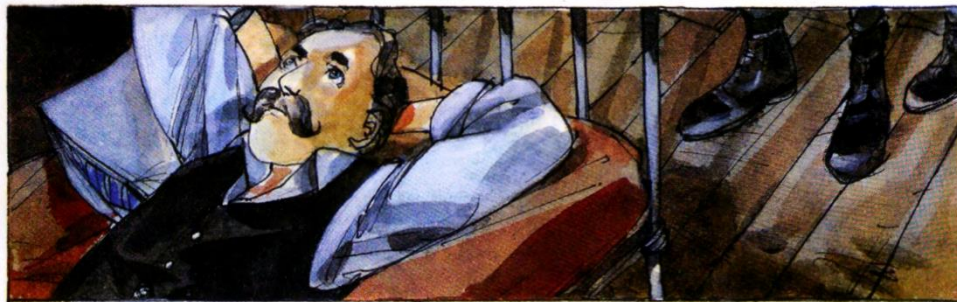


TIENS ?!...
PAPA A TIRÉ
LE RIDEAU,
DÉJÀ ?!



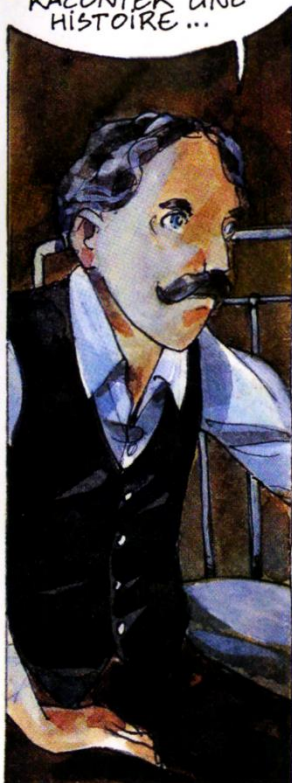
PAPA
?!...!

MONTÉZ!
JE SUIS
DANS VOTRE
CHAMBRE.

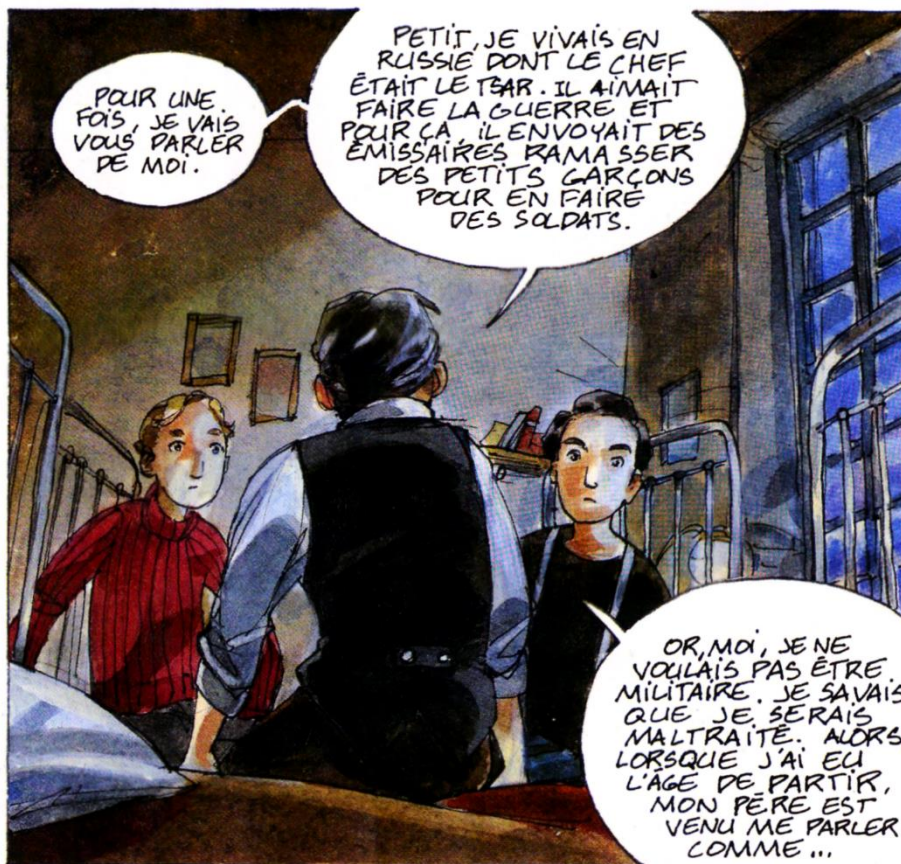


HEU... ON...
ON EST LÀ,
P'PA.

OUI. ASSEYEZ-VOUS.
JE VAIS VOUS
RACONTER UNE
HISTOIRE ...



POUR UNE
FOIS, JE VAIS
VOUS PARLER
DE MOI.



PETIT, JE VIVAIS EN
RUSSIE DONT LE CHEF
ÉTAIT LE TSAR. IL AIMAIT
FAIRE LA GUERRE ET
POUR ÇA, IL ENVOYAIT DES
EMISSAIRES RAMASSER
DES PETITS GARÇONS
POUR EN FAIRE
DES SOLDATS.

OR, MOI, JE NE
VOULAIS PAS ÊTRE
MILITAIRE. JE SAVAIS
QUE JE SERAIS
MALTRAITÉ. ALORS,
LORSQUE J'AI EU
L'ÂGE DE PARTIR,
MON PÈRE EST
VENU ME PARLER
COMME ...

COMME JE LE
FAIS À MON TOUR
CE SOIR, AVEC
VOUS.



Partie 7

Au square, sur la Butte, Maurice a dit soudain :

— Faut se rentrer, la nuit tombe.

C'était vrai. Derrière le dôme se levaient les premières brumes du soir. En bas, la ville s'étendait, déjà grisonnante, comme la chevelure d'un homme vieillissant.

Nous avons regardé un moment sans rien dire. J'aimais ces toits, ces monuments qui s'estompaient au loin. Je ne savais pas encore que je ne reverrais plus ce paysage si familier. Je ne savais pas que d'ici quelques heures, je ne serais plus un enfant.

Rue de Clignancourt, la boutique était fermée.

C'était la première fois qu'en pleine semaine, papa avait tiré le rideau.

Au bas des marches, sa voix nous est parvenue, elle venait de notre chambre. Il était allongé sur le lit de Maurice, les mains sous sa nuque et il regardait notre royaume comme s'il avait tenté de le voir par nos yeux.

Il se secoua à notre entrée et il s'assit. Maurice et moi nous installâmes en face de lui, sur l'autre lit. Il commença alors un long monologue qui devait longtemps résonner à mes oreilles, il résonne d'ailleurs toujours.

Nous l'écoutions Maurice et moi comme jamais nous n'avions écouté personne.

— De nombreux soirs, commença-t-il, depuis que vous êtes en âge de comprendre les choses, je vous ai raconté des histoires, des histoires vraies dans lesquelles des membres de votre famille

jouaient un rôle. Je m'aperçois aujourd'hui que je ne vous ai jamais parlé de moi.

Il sourit et poursuivit :

— C'est pas une histoire très intéressante et elle ne vous aurait pas passionnés de nombreuses soirées mais je vais vous en dire l'essentiel. Lorsque j'étais petit, bien plus petit que vous, je vivais en Russie et en Russie il y avait un chef tout-puissant que l'on appelait le tsar. Ce tsar était comme les Allemands aujourd'hui, il aimait faire la guerre et il avait imaginé la chose suivante : il envoyait des émissaires...

Il s'arrêta et fronça un sourcil.

— Vous savez ce que c'est que des émissaires ?

Je fis oui de la tête bien que n'en ayant aucune idée, je savais de toute façon que ça ne devait pas être quelque chose de bien agréable.

— Il envoyait donc des émissaires dans les villages et là, ils ramassaient des petits garçons comme moi et ils les emmenaient dans des camps où ils étaient des soldats. On leur donnait un uniforme, on leur apprenait à marcher au pas, à obéir aux ordres sans discussion et également à tuer des ennemis. Alors, lorsque j'ai eu l'âge de partir, que ces émissaires allaient venir dans notre village et m'emmener avec des camarades aussi petits que moi, mon père m'a parlé comme...

Sa voix s'enroua et il poursuivit :

— Comme je le fais à mon tour ce soir.

IL M'A DIT "TU N'AS PAS TRENTE-SIX SOLUTIONS. TU ES UN PETIT HOMME, TU VAS PARTIR ET TU VAS TRÈS BIEN TE DÉBROUILLER PARCE QUE TU N'ES PAS BÊTE"



J'AI DIT OUI. JE L'AI EMBRASSÉ, AINSI QUE MES SŒURS, ET JE SUIS PARTI. J'AVAIS SEPT ANS.



CE NE FUT PAS FACILE, MAIS J'AI GAGNÉ MA VIE TOUT EN ÉCHAPPANT AUX RUSSSES. J'AI RENCONTRÉ DE BRAVES GENS ET D'AUTRES QUI ÉTAIENT MAUVAIS. J'AI MARCHÉ, BEAUCOUP, TROIS JOURS LÀ, UN AN AILLEURS, ET PUIS JE SUIS ARRIVÉ ICI OÙ J'AI ÉTÉ HEUREUX.

VOTRE MÈRE A EU UN PETIT LA MÊME HISTOIRE. TOUT CELA, AU FOND, EST ASSEZ BANAL. JE L'AI CONNUE À PARIS, NOUS NOUS SOMMES AIMÉS, MARIÉS, ET VOUS ÊTES NÉS.



J'AI MONTÉ CE SALON DE COIFFURE, BIEN PETIT AU DÉBUT. L'ARGENT QUE JE NE LE DOIS QU'À MOI...

VOUS SAVEZ POURQUOI JE VOUS RACONTE TOUT ÇA ?



OUI, C'EST PARCE QUE, NOUS AUSSI, ON VA PARTIR.



OUI, LES GARÇONS. VOUS ALLEZ PARTIR. AUJOURD'HUI, C'EST VOTRE TOUR.



VOUS SAVEZ VOUS DÉFENDRE, MAIS VOUS NE POUVEZ PLUS REVENIR TOUTS LES JOURS À LA MAISON DANS CET ÉTAT.



LORSQU'ON N'EST PAS LE PLUS FORT, LE COURAGE, C'EST DE LAISSER SON ORGUEIL DE CÔTÉ ET DE FOUTRE LE CAMP.

ET PUIS LES ALLEMANDS SONT PIRES QUE LES RUSSSES : AUJOURD'HUI, C'EST L'ÉTOILE JAUNE, DEMAIN NOUS SERONS ARRÊTÉS. ALORS, IL FAUT FUIR.



Partie 8

Dehors la nuit était totalement tombée, je ne le distinguais qu'à peine sur le fond de la fenêtre mais aucun de nous trois ne fit un geste pour éclairer la chambre.

— Il m'a fait venir dans la petite pièce de la ferme où il aimait s'enfermer pour réfléchir et il m'a dit : « Fiston, est-ce que tu veux être soldat du tsar ? » J'ai dit non.

Je savais que je serais maltraité et je ne voulais pas être soldat. On croit souvent que les garçons rêvent tous d'être militaires, eh bien, vous voyez que ce n'est pas vrai. En tout cas, ce n'était pas mon cas.

« — Alors, m'a-t-il dit, tu n'as pas trente-six solutions. Tu es un petit homme, tu vas partir et tu vas très bien te débrouiller parce que tu n'es pas bête.

« J'ai dit oui et, après l'avoir embrassé ainsi que mes sœurs, je suis parti. J'avais sept ans. Entre ces mots, je pouvais entendre maman marcher et mettre la table. A mes côtés, Maurice semblait changé en statue de pierre.

— J'ai gagné ma vie, tout en échappant aux Russes, et croyez-moi, ce ne fut pas toujours facile.

J'ai fait tous les métiers, j'ai ramassé de la neige pour un quignon de pain avec une pelle qui était deux fois plus grande que moi.

J'ai rencontré de braves gens qui m'ont aidé et d'autres qui étaient de mauvaises gens. J'ai appris à me servir de ciseaux et je suis devenu coiffeur, j'ai marché beaucoup.

Trois jours dans une ville, un an dans une autre, et puis je suis arrivé ici où j'ai été heureux.

« Votre mère a eu un peu la même histoire que moi, tout cela au fond est assez banal. Je l'ai

connue à Paris, nous nous sommes aimés, mariés, et vous êtes nés. Rien de plus simple. Il s'arrêta et je pouvais deviner que ses doigts jouaient dans l'ombre avec les franges de mon dessus-de-lit.

— J'ai monté cette boutique, bien petite au début. L'argent que j'ai gagné, je ne le dois qu'à moi...

Il donne l'impression de vouloir poursuivre mais il s'arrête net et sa voix devient soudain moins claire.

— Vous savez pourquoi je vous raconte tout ça ?

Je le savais mais j'hésitais à le dire.

— Oui, dit Maurice, c'est parce que nous aussi on va partir.

Il prit une grande inspiration.

— Oui, les garçons, vous allez partir, aujourd'hui, c'est votre tour.

Ses bras remuèrent en un geste de tendresse maîtrisée.

— Vous savez pourquoi : vous ne pouvez plus revenir à la maison tous les jours dans cet état, je sais que vous vous défendez bien et que vous n'avez pas peur mais il faut savoir une chose, lorsqu'on n'est pas le plus fort, lorsqu'on est deux contre dix, vingt ou cent, le courage c'est de laisser son orgueil de côté et de foutre le camp. Et puis, il y a plus grave.

Je sentais une boule monter dans ma gorge mais je savais que je ne pleurerais pas, la veille peut-être encore mes larmes auraient coulé mais à présent, c'était différent.

— Vous avez vu que les Allemands sont de plus en plus durs avec nous. Il y a eu le recensement, l'avis sur la boutique, les descentes dans le magasin, aujourd'hui l'étoile jaune, demain nous serons arrêtés. Alors il faut fuir.

MAIS TOI,
ET MAMAN ?

VOS DEUX
FRÈRES, HENRI
ET ALBERT, SONT
DÉJÀ EN ZONE
LIBRE. VOUS
PARTEZ CE SOIR.
MAMAN ET MOI
RÉGLONS ENCORE
QUELQUES
AFFAIRES ET
NOUS PARTIRONS
À NOTRE TOUR.

NE VOUS EN
FAITES PAS : LES
RUSSSES NE M'ONT
PAS EU À SEPT ANS,
CE NE SONT PAS
LES NAZIS QUI
M'AURONT À
CINQUANTE
BERGES.

À PRÉSENT, RAPPELEZ-VOUS
BIEN CE QUE JE DIS : CE SOIR,
VOUS PRENDREZ LE MÉTRO
JUSQU'À LA GARE D'AUSTERLITZ
ET LÀ VOUS ACHÈTEREZ UN
BILLET POUR DAX.

UNE FOIS DE
L'AUTRE CÔTÉ, VOUS
ÊTES EN FRANCE
LIBRE, VOUS ÊTES
SAUVÉS.

VOS FRÈRES
SONT À MENTON, PRÈS
DE LA FRONTIÈRE
ITALIENNE. VOUS LES
Y RETROUVerez. POUR
TOUT ÇA, NOUS ALLONS
VOUS DONNER CINQ
MILLE FRANCS
CHACUN.

TOUT PRÈS
DE DAX, VOUS
IREZ DANS UN
VILLAGE QUI
S'APPELLE
HAGETMAU ET
LÀ, IL Y A DES
GENS QUI FONT
PASSER LA LIGNE
DE DÉMARCACTION
POUR CEUX QUI,
COMME VOUS,
N'ONT PAS DE
PAPIERS.

CINQ
MILLE
FRANCS
?!

OUI. ÇA
NE SERA
PAS DE
TROP.

TU ES
JUIF,
JOSEPH ?

NON.

ENFIN, IL FAUT
QUE VOUS SACHIEZ UNE
CHOSE : VOUS ÊTES JUIFS
MAIS NE L'AVOUEZ JAMAIS.
VOUS ENTENDEZ : JAMAIS !

JOSEPH,
VIENS
ICI.

Partie 9

Je sursautai.

— Mais toi, toi et maman ?

Je distinguai un geste d'apaisement.

— Henri et Albert sont en zone libre.

Vous partez ce soir. Votre mère et moi réglons quelques affaires et nous partirons à notre tour.

Il eut un rire léger et se pencha pour poser une main sur chacune de nos épaules.

— Ne vous en faites pas, les Russes ne m'ont pas eu à sept ans, ce n'est pas les nazis qui m'épingleront à cinquante berges.

Je me détendis. Au fond, on se séparait mais il était évident que nous nous retrouverions après la guerre qui ne durerait pas toujours.

— A présent, dit mon père, vous allez bien vous rappeler ce que je vais vous dire. Vous partez ce soir, vous prendrez le métro jusqu'à la gare d'Austerlitz et là vous achèterez un billet pour Dax. Et là, il vous faudra passer la ligne. Bien sûr, vous n'aurez pas de papiers pour passer, il faudra vous débrouiller. Tout près de Dax, vous irez dans un village qui s'appelle Hagetmau, là il y a des gens qui font passer la ligne. Une fois de l'autre côté, vous êtes sauvés. Vous êtes en France libre. Vos frères sont à Menton, je vous montrerai sur la carte tout à l'heure

où ça se trouve, c'est tout près de la frontière italienne. Vous les retrouverez. La voix de Maurice s'élève.

— Mais pour prendre le train ?

— N'aie pas peur. Je vais vous donner des sous, vous ferez attention de ne pas les perdre ni de vous les faire voler. Vous aurez chacun cinq mille francs. Cinq mille francs !

Même les soirs de grands cambriolages je n'ai jamais eu plus de dix francs en poche ! Quelle fortune !

Papa n'a pas fini, au ton qu'il prend je sais que c'est le plus important qui va venir.

— Enfin, dit-il, il faut que vous sachiez une chose. Vous êtes juifs mais ne l'avouez jamais. Vous entendez : JAMAIS.

Nos deux têtes acquiescent ensemble.

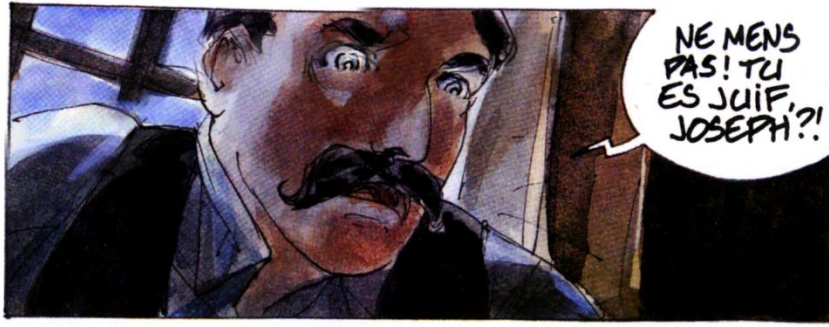
— A votre meilleur ami vous ne le direz pas, vous ne le chuchoterez même pas à voix basse, vous nierez toujours. Vous m'entendez bien : toujours. Joseph, viens ici.

Je me lève et m'approche, je ne le vois plus du tout à présent.

— Tu es juif, Joseph ?

— Non.

Sa main a claqué sur ma joue, une détonation sèche. Il ne m'avait jamais touché jusqu'ici.



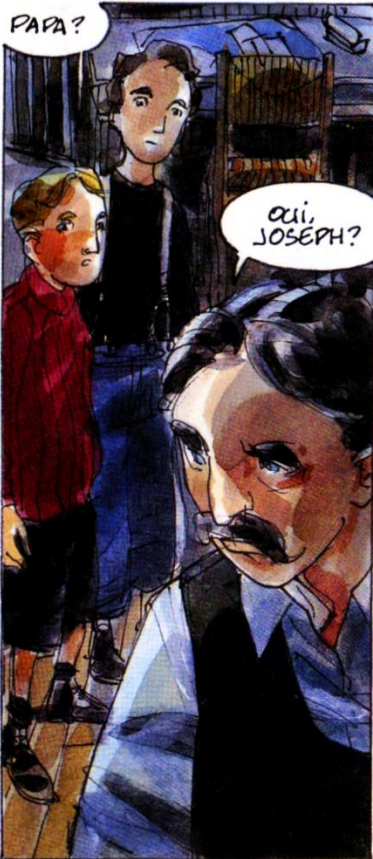
NE MENS
PAS! TU
ES JUIF, JOSEPH?!



EH BIEN VOILÀ.
JE CROIS AVOIR
TOUT DIT.



Non!



PAPA?

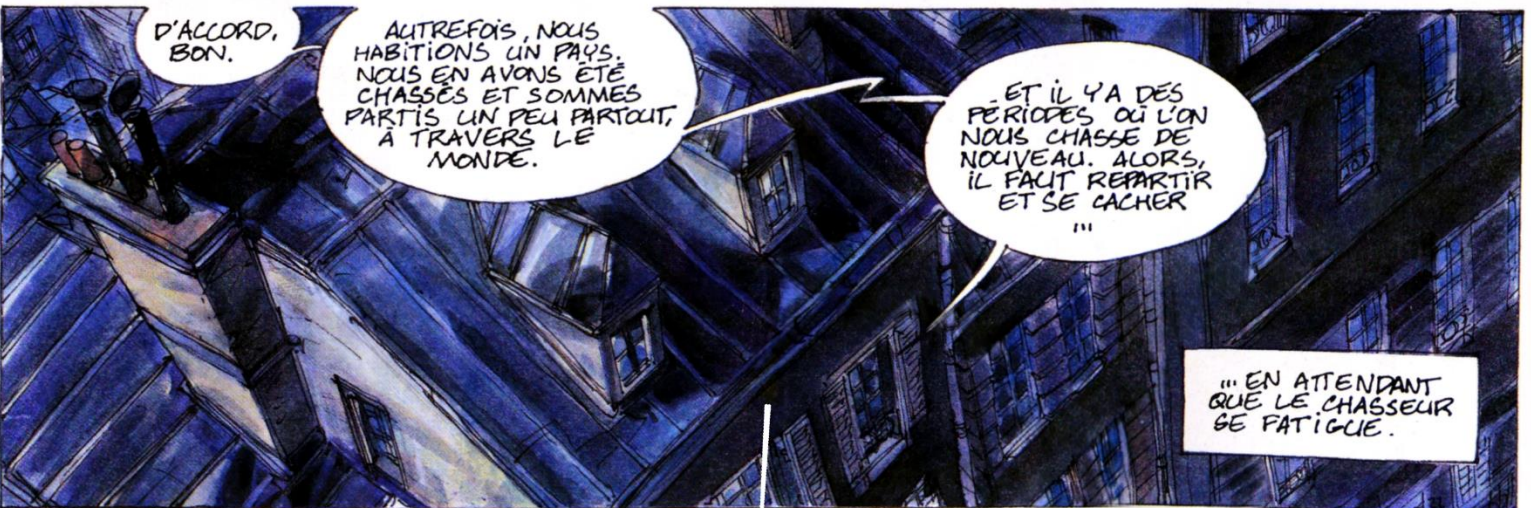
OUI,
JOSEPH?



C'EST QUOI,
UN JUIF?



EH BIEN, ÇA M'EMBÊTE
UN PEU DE TE LE DIRE,
JOSEPH, MAIS, AU FOND...
JE NE SAIS PAS TRÈS
BIEN.



D'ACCORD,
BON.

AUTREFOIS, NOUS
HABITONS UN PAYS.
NOUS EN AVONS ÉTÉ
CHASSÉS ET SOMMES
PARTIS UN PEU PARTOUT,
À TRAVERS LE
MONDE.

ET IL Y A DES
PÉRIODES OÙ L'ON
NOUS CHASSE DE
NOUVEAU. ALORS,
IL FAUT REPARTIR
ET SE CACHER

... EN ATTENDANT
QUE LE CHASSEUR
SE FATIGUE.



DONG
DONG



EH BIEN VOILÀ,
VOUS ÊTES PARÉS.
DANS LA POCHE DE
VOS MUSETTES, IL
Y A VOS SOUS ET
L'ADRESSE EXACTE
D'HENRI ET ALBERT.

VOUS DITES
AU REVOIR
À MAMAN ET
VOUS PARTEZ.



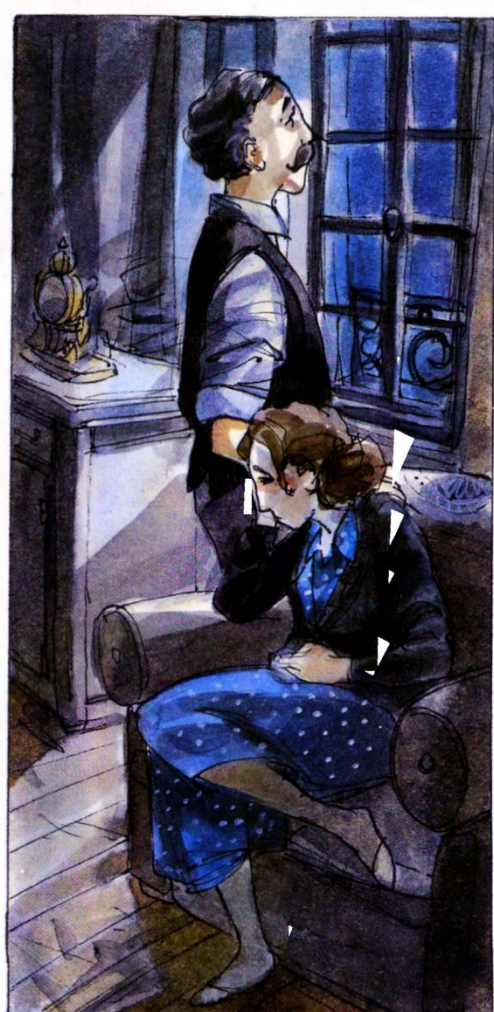
AU REVOIR,
MAGRICE.



AU REV...
AU REVOIR,
SO. À
BIENTÔT.



MAIS ENFIN VOYONS!
ON DIRAIT QU'ILS PARTENT
POUR TOUJOURS ET QUE
CE SONT DES NOUVEAU-
NÉS! ALLEZ, SALVEZ-
VOUS. À BIENTÔT, LES
ENFANTS.



Partie 10

— Ne mens pas, tu es juif, Joseph ?

— Non.

J'avais crié sans m'en rendre compte, un cri définitif, assuré.

Mon père s'est relevé.

— Eh bien voilà, dit-il, je crois que je vous ai tout dit. La situation est claire à présent.

La joue me cuisait encore mais j'avais une question qui me trottait dans la tête depuis le début de l'entretien à laquelle il me fallait une réponse.

— Je voudrais te demander : qu'est-ce que c'est qu'un Juif ?

Papa a éclairé cette fois, la petite lampe à l'abat-jour vert qui se trouvait sur la table de nuit de Maurice. Je l'aimais bien, elle laissait filtrer une clarté diffuse et amicale que je ne reverrais plus.

Papa s'est gratté la tête.

— Eh bien, ça m'embête un peu de te le dire, Joseph, mais au fond, je ne sais pas très bien.

Nous le regardions et il dut sentir qu'il fallait continuer, que sa réponse pouvait apparaître aux enfants que nous étions comme une reculade.

— Autrefois, dit-il, nous habitions un pays, on en a été chassés alors nous sommes partis partout et il y a des périodes, comme celle dans laquelle nous sommes, où ça continue. C'est la chasse qui est réouverte, alors il faut repartir et se cacher, en attendant que le chasseur se fatigue. Allons, il est temps d'aller à table, vous partirez tout de suite après.

Je ne me souviens pas du repas, il me reste simplement des sons ténus de cuillères heurtées sur le bord de l'assiette, des murmures pour demander à boire, le sel, des choses de ce genre. Sur une chaise paillée, près de la porte, il y avait nos deux musettes,

bien gonflées, avec du linge dedans, nos affaires de toilette, des mouchoirs pliés.

Sept heures ont sonné à l'horloge du couloir.

— Eh bien, voilà, a dit papa, vous êtes parés. Dans la poche de vos musettes, celle qui a la fermeture Eclair, il y a vos sous et un petit papier à l'adresse exacte d'Henri et d'Albert. Je vais vous donner deux tickets pour le métro, vous dites au revoir à maman et vous partez.

Elle nous a aidés à enfiler les manches de nos manteaux, à nouer nos cache-nez. Elle a tiré nos chaussettes. Sans discontinuer, elle souriait et sans discontinuer ses larmes coulaient, je sentis ses joues mouillées contre mon front, ses lèvres aussi, humides et salées.

Papa l'a remise debout et s'est esclaffé, le rire le plus faux que j'aie jamais entendu.

— Mais enfin, s'exclama-t-il, on dirait qu'ils partent pour toujours et que ce sont des nouveau-nés ! Allez, sauvez-vous, à bientôt les enfants.

Un baiser rapide et ses mains nous ont poussés vers l'escalier, la musette pesait à mon bras et Maurice a ouvert la porte sur la nuit. Quant à mes parents, ils étaient restés en haut. J'ai su plus tard, lorsque tout fut fini, que mon père était resté debout, se balançant doucement les yeux fermés, berçant une douleur immémoriale.

Dans la nuit sans lumière, dans les rues désertes à l'heure où le couvre-feu allait bientôt sonner, nous disparûmes dans les ténèbres.

C'en était fait de l'enfance.

